

MIRBEAU, CAMUS ET LA MORT VOLONTAIRE

Quand le jeune Albert Camus commence à rédiger ce qui deviendra *Le Mythe de Sisyphe*, il affirme d'entrée de jeu, non sans provoquer les philosophes à système, amateurs de rationalité et coupeurs de cheveux en quatre¹ : “*Il n’y a qu’un problème philosophique vraiment sérieux : c’est le suicide. Juger que la vie vaut ou ne vaut pas la peine d’être vécue, c’est répondre à la question fondamentale de la philosophie*”². De son côté, Octave Mirbeau a consacré au suicide deux de ses chroniques³, au début de sa carrière littéraire, en a subi un moment la tentation au cours de sa retraite audiernoise de 1884, sans pour autant y céder plus que Camus⁴, et a imaginé plusieurs personnages qui choisissaient de mettre un terme à leurs jours et d’autres qui y songeaient. Il n’est donc pas totalement arbitraire, afin d’étudier comment ils ont abordé la question de la mort volontaire, de rapprocher les deux écrivains, également préoccupés par le problème du suicide, et qui sont aussi athées, matérialistes et “désespérés”⁵, mais éthiquement exigeants, et qui, de surcroît, à deux tiers de siècle de distance, incarnent l’un et l’autre la figure de l’intellectuel engagé.

UN MONDE ABSURDE

Ce qui justifie le parallèle entre ces deux romanciers, dont les fictions sont “*une philosophie mise en images*”, comme Camus l’a écrit de *La Nausée*⁶, c’est une vision du monde que l’on pourrait qualifier d’existentialiste, bien que, pour l’un, le terme puisse paraître anachronique, et que l’autre l’ait récusé en 1945⁷. J’entends par là, non seulement qu’ils sont tranquillement et définitivement athées et qu’ils ont pris acte de ce qui est pour eux une évidence, la mort de Dieu, mais aussi et surtout qu’ils ont essayé d’en tirer toutes les conséquences, si inconfortables qu’elles soient, sans jamais essayer de fuir la réalité des existences pour se réfugier dans le monde illusoire des essences. S’il n’existe aucune divinité, aucune transcendance, aucune “*harmonie préétablie*” par une bienveillante puissance supérieure, il en découle tout d’abord que l’univers, incréé et sans rime ni raison, n’obéit à aucune finalité. “*Les choses n’ont pas de raison d’être, et la vie est sans but*”, constate Mirbeau, et dès lors c’est “*la plus grande folie*” que de “*chercher une raison aux choses*”⁸. De même, dans la première partie du *Mythe de Sisyphe*, Camus développe la critique des illusions rationalistes et affirme que l’homme est entouré de “*murs absurdes*”, qu’il vit dans un univers

1 Il affirme en 1945 : “*Je ne crois pas assez à la raison pour croire à un système*” (interview parue dans *Servir* le 20 décembre 1945, et recueillie dans les *Essais* d’Albert Camus, Bibl. de la Pléiade, 1965, p. 1427). Mirbeau partageait cette méfiance à l’égard de la raison (voir Pierre Michel, “*Mirbeau et la raison*”, *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 6, 1999, pp. 4-31).

2 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe, Essais*, loc. cit., p. 99.

3 “*Le Suicide*”, *La France*, 10 août 1885, et “*Le Suicide*”, *Le Gaulois*, 19 avril 1886

4 Roger Quilliot précise que Camus a surmonté cette “*tentation du suicide*” dans les années 1938-1939 (*Essais* de Camus, loc. cit., p. 1412).

5 Au sens positif qu’André Comte-Sponville donne au mot “*désespoir*” dans son *Traité de la béatitude et du désespoir* (1984) : il constitue la condition nécessaire de la lucidité, de l’action, de la création et du bonheur. Sur le “*désespoir*” de Mirbeau, qui voit dans l’espérance un “*opium*”, voir mon article “*Le Matérialisme de Mirbeau*”, dans les *Cahiers Octave Mirbeau*, n° 4, 1997. Pour ce qui est de Camus, rappelons qu’il s’est, comme Meursault à la fin de *L’Étranger*, “*purgé d’espérance*” et libéré, notamment, de “*l’espérance*” des chrétiens auxquels il s’oppose : voir par exemple *L’Incroyant et les chrétiens*, exposé recueilli dans ses *Essais* (p. 372), et surtout *Le Mythe de Sisyphe*, où l’espérance est qualifiée d’“*esquive mortelle*” et de “*tricherie*” (*ibid.*, p. 102) et où l’absurde est considéré comme “*le contraire de l’espérance*” (p. 124).

6 *Essais*, p. 1417. Il utilisera la même formule à propos de *L’Étranger*, publié quatre ans plus tard.

7 “*Non, je ne suis pas existentialiste*”, déclare-t-il dans *Les Nouvelles littéraires* du 15 novembre 1945 (*Essais*, p. 1424). Mais c’est pour se distinguer des dogmatiques en quête d’absolu : d’une part, des existentialistes croyants, et, de l’autre, de Jean-Paul Sartre, qu’il accuse de considérer l’histoire “*comme le seul absolu*” (*ibid.*, p. 1427). Lui ne croit en aucun absolu et, comme Mirbeau, accepte de se contenter du relatif.

8 Octave Mirbeau, “*?*”, *L’Écho de Paris*, 25 août 1890.

“irrationnel”, “indéchiffrable et limité”, auquel se heurte en vain son “désir éperdu de clarté” : c’est précisément de cette confrontation que naît ce qu’il appelle le “sentiment de l’absurde”, qui va devenir pour lui l’équivalent du *cogito* cartésien et qui “scelle l’un à l’autre” l’homme et le monde.

Dès lors que la vie est dépourvue de sens et que l’univers est irrémédiablement contingent, il est vain de chercher dans le ciel une réponse à ses questions, comme le narrateur adolescent de *Dans le ciel* face à l’angoissant spectacle du firmament taciturne et du “silence éternel de ces espaces infinis” : “J’eus la terreur de ces étoiles si muettes, dont le pâle clignotement recule encore, sans l’éclairer jamais, le mystère affolant de l’incommensurable. Qu’étais-je moi, si petit, parmi ces mondes ? De qui donc étais-je né ? Et pourquoi ? Où donc allais-je, vil fétu, perdu dans ce tourbillon des impénétrables harmonies ? Quelle était ma signification ? [...] Je ne sais qui m’a mis au monde, ni ce que c’est que le monde, ni que moi-même. Je suis dans une ignorance terrible de toutes choses. Je ne sais ce que c’est que mon corps, que mes sens, que mon âme : et cette partie même de moi qui pense ce que je dis, et qui fait réflexion sur tout et sur elle-même, ne se connaît non plus que le reste. Je vois ces effroyables espaces de l’univers qui m’enferment, et je me trouve attaché à un coin de cette vaste étendue, sans savoir pourquoi je suis plutôt placé en ce lieu qu’en un autre, ni pourquoi le peu de temps qui m’est donné à vivre m’est assigné à ce point, plutôt qu’à un autre, de toute l’éternité qui m’a précédé, et de toute celle qui me suit. Je ne vois que des infinités de toutes parts, qui m’engloutissent comme un atome, et comme une ombre qui ne dure qu’un instant sans retour¹⁰...” L’homme lucide — “clairvoyant”, dit Camus — est irrémédiablement seul, entouré d’“ignoré”, étranger au monde, aux autres, et aussi à lui-même, comme le développe Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*, et comme il l’illustre dans *L’Étranger* ; il est en proie à l’angoisse existentielle et à un lancinant sentiment d’impuissance à savoir et à comprendre : “En lui et hors de lui, l’homme ne peut rencontrer au départ que le désordre et l’absence d’unité¹¹”.

La mort apparaît alors à nos deux auteurs comme le scandale suprême, puisque rien jamais ne pourra la justifier, et que son “horreur”, qui procède du “côté mathématique de l’événement”, met en lumière “l’inutilité” de toutes choses : “Aucune morale, ni aucun effort ne sont a priori justifiables devant les sanglantes mathématiques qui ordonnent notre condition¹²”, écrit Camus. Alors que pour les chrétiens la perspective du salut est supposée donner un sens à la vie et permettre à l’individu de mieux supporter ce que Mirbeau appelle “l’universelle souffrance”, pour celui que Camus qualifie d’“homme absurde”, c’est-à-dire qui a pris conscience de l’irrationnel du monde et vit en conséquence, la condition des hommes condamnés à mort et exécutés indistinctement, innocents et coupables, est totalement inacceptable. Le narrateur de *Dans le ciel* y voit “un crime”, mais un crime évidemment sans criminel à qui on puisse s’en prendre. Celui du *Jardin des supplices* aimerait pouvoir “frapper enfin aux Portes de vie”, mais, ajoute-t-il, “les Portes de vie ne s’ouvrent jamais que sur de la mort... Et l’univers m’apparaît comme un immense, comme un inexorable jardin des supplices. [...] J’ai beau chercher une halte dans le crime, un repos dans la mort, je ne les trouve nulle part¹³...” Pour Mirbeau, en effet, “l’homme se traîne pantelant de tortures en supplices, du néant de la vie au néant de la mort¹⁴”, et il est soumis à un effroyable dilemme, partagé, comme l’abbé Jules, entre “l’immense dégoût de vivre” et “l’immense effroi de mourir¹⁵”. L’atroce condition humaine ne peut donc que le révolter. Il en est de même de Camus, pour qui il faut continuer à “lutter contre cet univers où des enfants souffrent et meurent¹⁶” et, avec “une poignée de solitaires, sans foi ni loi” — tels les personnages de *La Peste* —, pousser un cri

9 Albert Camus, *Essais*, p. 113.

10 Octave Mirbeau, *Dans le ciel*, Éd. de l’Échoppe, Caen, 1989, pp. 47-48.

11 Albert Camus, interview parue dans la *Revue du Caire* en 1948 (*Essais*, p. 381). Mirbeau écrivait de son côté : “Où que l’on aille et quoi que l’on voie, on ne se heurte jamais qu’à du désordre et à de la folie” (“?”, *loc. cit.*).

12 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, *Essais*, p. 109.

13 Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, Gallimard, Folio, 1988, pp. 248-249.

14 Octave Mirbeau, “Un crime d’amour”, *Le Gaulois*, 11 février 1886 (l’article est signé du pseudonyme d’Henry Lys).

15 Octave Mirbeau, *L’Abbé Jules*, recueilli dans notre édition critique de son *Œuvre romanesque*, Buchet/Chastel-Société Octave Mirbeau, 2000, t. I, p. 402.

16 Albert Camus, *L’Incroyant et les chrétiens*, *Essais*, p. 372.

d'indignation et plaider “*sans relâche pour l'enfant et pour les hommes*”¹⁷. C'est ce qu'il appelle “*la révolte métaphysique*”, définie comme “*le mouvement par lequel un homme se dresse contre sa condition et la création*”, révolte comparable à celle de l'esclave en ce qu'elle est aussi l'affirmation d’“*un principe de justice*”, par opposition au “*principe d'injustice*” qui est “*à l'œuvre dans le monde*”¹⁸.

LA MORT LIBÉRATRICE ?

Mais alors, si la vie est souffrance, et si notre condition d'homme est un scandale sans justification, la mort ne peut-elle pas apparaître, sinon comme un remède, du moins comme un refuge et comme le terme de nos supplices ? Ce qui constitue le scandale suprême et qui apparaît comme une voie sans issue ne pourrait-il pas se transmuier en issue de secours ? Et même, allons plus loin, l'homme révolté ne devrait-il pas voir dans la mort volontaire l'affirmation de sa liberté et de sa protestation, en même temps que l'expression de sa soif inaltérable de justice ? On sait qu'Arthur Koestler, ami de Camus, et Roger Quilliot, son exégète, ont choisi cette voie. Quant à Mirbeau et Camus, s'ils ont rejeté pour eux-mêmes cette perspective, ils l'ont cependant envisagée. Ainsi Mirbeau, exilé à Audierne en 1884, écrit-il à son confident Paul Hervieu : “*Il y a, près d'ici, une belle roche autour de laquelle la mer bouillonne et tord son écume avec furie. Je suis allé l'autre jour lui rendre visite, et je me disais en contemplant ce gouffre qu'on devait bien y dormir*”¹⁹. À défaut de céder lui-même à la tentation, il imagine que plusieurs de ses personnages font ce choix :

- Dans *L'Écuyère* (1882), la belle Julia Forsell, luthérienne de confession et écuyère de profession, est victime d'un viol qui lui ferme toute espérance de bonheur, et elle choisit de se suicider spectaculairement, après avoir compris que “*le vrai congé, c'était la fin, la paix sereine de l'éternel dormir*” : “*Elle le savait, le moyen de guérir : et elle relevait la tête, sa tête que la mort prochaine étoilait du nimbe retrouvé des vierges, sous le lustre effacé de ses puretés, qui luisait ainsi que jadis superbe. [...] Elle était partie, ce tantôt, pleinement résolue à mourir, à se précipiter en quelque trou de mer béant, hospitalier aux misères. [...] Vivre avec cette souillure à l'âme !... Il n'y a que la mort qui efface*”²⁰. Lorsqu'on relève son corps disloqué, l'auteur note : “*Seule, la face était inviolée, sans blessures ; et, dans l'éclair des yeux où la vie s'éteignait, dans le retroussis vainqueur de la lèvre, il y avait comme un rayonnement des sérénités reconquises*”²¹. La mort est donc son triomphe : à ses yeux, son sacrifice, qui peut paraître inutile et absurde, comme celui de la princesse de Clèves, est, non seulement une forme d'héroïsme, mais aussi un martyr librement choisi, qui assure sa rédemption et lui ouvre la voie du salut. Suivant le conseil donné par le janséniste Pascal au libertin, qu'il tente de convaincre par un calcul des probabilités, elle parie pour l'infini contre le fini, pour la vie éternelle contre le bonheur terrestre qui lui fait peur : à ses yeux, c'est donc une bonne “*épargne*”. Mais on comprend aussi que ce ne saurait être le choix de matérialistes radicaux qui ont fait le constat de la finitude humaine.

- Dans *La Belle Madame Le Vassart*, que Mirbeau compose précisément à Audierne selon toute vraisemblance et qui paraît au printemps 1884, Daniel Le Vassart se noie dans l'étang voisin de la maison de son adolescence heureuse, à Ville-d'Avray : “*Le vieil étang, troué par cette chute soudaine, jeta une clameur profonde, qui se perdit dans le vent. Il y eut quelques remous, quelques bouillonnements ; beaucoup de cercles coururent en s'élargissant, en s'effaçant peu à peu ; et de la*

17 *Ibidem*, p. 375.

18 Albert Camus, *L'Homme révolté, Essais*, p. 455.

19 Octave Mirbeau, lettre à Paul Hervieu, janvier 1884, Arsenal, Ms. 15060, f. 47 (recueillie dans le tome I de sa *Correspondance générale, L'Âge d'Homme*, à paraître en 2001). Dans un de ses *Petits poèmes parisiens* de 1882, “*Rose et gris*”, il cite “*ces vers douloureux d'un poète inconnu*” — qui n'est vraisemblablement autre qu'Arthur Rimbaud : “*Pointe d'un fin poison trempée / Je te prends. Sois-moi préparée / Aux heures des désirs de mort*” (*op. cit.*, Éd. À l'écart, Alluyes, 1994, p. 40).

20 Octave Mirbeau, *L'Écuyère*, deuxième partie, chap. IX, (recueilli dans son *Œuvre romanesque*, t. I, pp. 953-957).

21 *Ibidem*, p. 967.

*mort de cet homme il ne resta pas plus que du ricochet d'un enfant*²².”

- Un an plus tard, dans la dernière séquence des *Lettres de ma chaumière*, c'est au tour du “petit Henri”, trahi par la “petite Jeanne”, de partir, “mourant et tout pâle” vers “la grande rivière” pour s'y noyer, et y noyer du même coup son désespoir d'amour²³.

Dans les trois premiers romans signés de son nom et qualifiés souvent d'autobiographiques, les trois personnages centraux sont à leur tour attirés un temps par la mort libératrice :

- Dans *Le Calvaire* (1886), Jean Mintié, en proie à “l'alcoolisme de l'amour”, déchiré, torturé et déchu, voit dans la mort le pardon de ses fautes en même temps que la fin de ses souffrances : “Mourir, c'est être pardonné !... Oui, la mort est belle, sainte, auguste!... La mort, c'est la grande clarté éternelle qui commence... Oh! mourir !... s'allonger sur un matelas plus moelleux que la plus moelleuse mousse des nids... Ne plus penser... Ne plus entendre les bruits de la vie... Sentir l'infinie volupté du néant”²⁴.

- L'abbé Jules, du roman homonyme de 1888, après une tentative de viol sur la personne d'une jeune paysanne, est attiré à son tour par le bienfaisant néant : “Une torpeur l'envahissait ; il se sentait un besoin irrésistible de sommeil, éprouvait une sorte de narcotique volupté à se laisser glisser dans le vague, dans l'oubli, dans le néant. Il ne tenta pas de s'arracher à cet engourdissement qu'il préférerait au réveil brutal de sa raison. Ah! s'il avait pu descendre toujours au fond de ce noir, ne jamais remonter !” (chap. III de la première partie). Il envisage un moment de se jeter de la terrasse de l'évêché de Sées, avant d'y renoncer : “Non, fit-il en reculant... Il y a peut-être un Dieu ! / Et malgré son exaltation, il ne put s'empêcher de sourire à cette idée : le suicide d'un prêtre, qui lui parut bizarre et comique” (*ibid.*). Car, pour lui, “c'est la religion catholique qui a fait de la mort un sombre épouvantement, tandis qu'elle n'est que la délivrance de l'homme, le retour du prisonnier de la vie à sa véritable patrie, au néant bienfaisant et doux”²⁵.

- Quant au tout jeune Sébastien Roch, du roman homonyme de 1890, il songe à se jeter dans un étang le jour même de la rentrée des classes au collège des jésuites de Vannes : “Il enviait François Pinchard, il enviait sa mère, il enviait tous les morts inconnus. Puisque tous ces morts étaient morts, il pouvait bien mourir, lui aussi. Et, doucement, sans luttes intérieures, ni révoltes physiques, sans un déchirement de son petit être, l'idée de la mort descendait en lui, endormante et berceuse. [...] Sébastien quitta son arbre, longea la barrière, ne s'occupant plus des élèves, lesquels, repris par d'autres distractions, semblaient l'avoir complètement oublié. Il était apaisé. Une légèreté gagnait ses muscles plus souples : son cerveau s'allégeait, baigné d'ondes fluides et de vapeurs grisantes. Ainsi qu'à l'approche d'un bon sommeil, après une journée de fatigues, il ressentait quelque chose d'inexprimablement doux, quelque chose comme l'éparpillement moléculaire, comme la volatilisation de tout son être, de tout son être sensible et pensant... Mais comment se tuerait-il ?... L'idée de la mort brutale, de la mort horrible, avec du sang, des membres rompus, des chairs béantes, de la cervelle étalée, ne lui vint pas. Il concevait la mort comme une aérienne envolée vers les espaces supérieurs ou comme une lente descente, un glissement giratoire et candide dans des gouffres de lumière...”²⁶

À travers tous ces exemples, où la mort apparaît comme libératrice et où le néant est fascinant, se révèle la probable influence de Schopenhauer, pour qui “la mort ne saurait être réellement un mal. Souvent au contraire elle apparaît même comme un bien, comme un événement souhaité, on voit en elle une amie. Quiconque souffre de maladies inguérissables, ou d'une peine inconsolable, a pour refuge ultime, et s'offrant le plus souvent spontanément à lui, le retour dans le sein de la nature. [...] Si l'homme n'était qu'un être connaissant, la mort ne devrait pas seulement

22 Ce sont les dernières lignes, p. 382, de *La Belle Madame Le Vassart*, roman, paru chez Ollendorff en 1884, sous le pseudonyme d'Alain Bauquenne (recueilli dans le tome II de l'*Œuvre romanesque* de Mirbeau, à paraître en 2001).

23 Octave Mirbeau, “Paysages d'automne”, *Lettres de ma chaumière*, Laurent, 1885, p. 432 (recueilli dans ses *Contes cruels*, Séguier, 1990, t. II, p. 30). Au chapitre VIII du *Calvaire*, Jean Mintié est tenté par le suicide et songe à se jeter dans la Seine.

24 Octave Mirbeau, *Le Calvaire*, début du ch. VII (*Œuvre romanesque*, t. I, pp. 245-246). Nouvelle tentation du suicide au chapitre VIII : “Vous voyez bien, Lirat, que je suis perdu, perdu, perdu!... et qu'il faut que je me tue !...”

25 Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*, deuxième partie, chap. V (*Œuvre romanesque*, t. I, p. 499).

26 Octave Mirbeau, *Sébastien Roch*, première partie, chap. II (*Œuvre romanesque*, t. I, pp. 588 et 589).

lui être indifférente, mais elle devrait être la bienvenue²⁷.” De fait, quelques mois avant sa propre mort, Mirbeau l’attend avec philosophie, voire avec soulagement, si l’on en croit le témoignage du journaliste Georges Docquois venu l’interviewer pendant l’été 1916, alors que des millions de soldats s’exposent “à la mort avec tant de simplicité” : “La mort ! Dès longtemps il l’a jugée enviable et sans prix. Il s’en est fait, voici longtemps déjà, une idée de consolation décisive²⁸.”

Loin donc de condamner le suicide pour les raisons morales et religieuses qui sont habituelles dans la bouche de tous les partisans de ce qu’il appelle “le mensonge religieux”, loin d’y voir une folie, comme la plupart des psychiatres de l’époque (et peut-être encore de la nôtre) et de ceux qu’il appelle ironiquement “les physiologistes les plus éminents”, Mirbeau voit dans le suicide un acte rationnel, qui résulte, tantôt d’une prise de conscience philosophique empreinte de sagesse, tantôt de l’influence désastreuse d’une civilisation moribonde et mortifère. La sagesse vient de l’acceptation lucide d’une destinée et du renoncement aux faux biens de ce monde : “Pourquoi redouter le néant ? Pourquoi craindre ce que nous avons été déjà ? Partout la mort est là qui nous guette, et n’est-ce point pitié de voir chacun la fuir et implorer lâchement une heure de sursis ? N’est-ce point elle qui est la vraie liberté et la paix définitive²⁹ ?” Quant à l’épouvantable responsabilité de la société, qui pousse au suicide tant de jeunes êtres pourtant privilégiés socialement, elle vient de ce qu’elle ne les arme en rien pour la vie et qu’elle les élève dans un “vide effroyable d’idées, de sentiment” et “d’oubli de la vie³⁰”. Il en est ainsi par exemple de ce jeune homme dont il cite une longue lettre rédigée juste avant de mettre un terme à ses jours et qui se termine par cet aveu : “J’ai vécu dans le vide le plus affreux [...] Et je me traîne ainsi haletant, impuissant en toutes choses, avec le sentiment très net que tout est mort en moi de ce que je rêve de noble et de reposé, profondément écœuré de moi-même, et si las d’avoir continuellement les yeux fixés vers une invisible lumière, que je n’atteindrai jamais³¹.” Ce que Mirbeau incrimine le plus, en l’occurrence, c’est le culte du plaisir mortifère, “ce bourreau sans merci” dont parle Baudelaire et dont le fouet fait avancer le troupeau des débiles humains vers une fin inéluctable : “Il vient de la vanité et il va au crime. Il vide les cervelles, il pourrit les âmes, dessèche les muscles, et, d’un peuple d’hommes robustes, fait un peuple de crétins. [...] C’est lui qui est le pourvoyeur des bagnes et qui alimente les échafauds ; lui qui met dans la main de l’homme le poignard du suicide. [...] C’est le grand destructeur, car il ne crée rien et il tue tout ce qui est créé³².”

SUICIDE ET RENONCEMENT

Ainsi, aux yeux de Mirbeau, le suicide est-il profondément ambigu. Chez les uns, vaincus de la vie, il est le symptôme d’une inadéquation au monde, d’une incapacité à penser par soi-même et à résister à “l’éducastration” programmée. Comme l’écrira Camus, “c’est avouer qu’on est dépassé par la vie ou qu’on ne la comprend pas³³” ; c’est reconnaître, comme le fait le suicidé dont Mirbeau cite la lettre, “même instinctivement, le caractère dérisoire de [l’] habitude, l’absence de toute raison profonde de vivre, le caractère insensé de cette agitation quotidienne et l’inutilité de la souffrance³⁴.” Il est alors un constat d’échec. Pour d’autres au contraire, tel ce M. Raby évoqué par Mirbeau dans son premier article sur le suicide, il exprime une philosophie du renoncement : ils ont compris que la vie est une mauvaise “épargne” et “qu’il vaut mieux renoncer à tout que lutter pour jouir³⁵”. Le suicide est alors une victoire, puisqu’il est l’affirmation de la liberté suprême de l’être

27 Arthur Schopenhauer, *Métaphysique de la mort*, 10/18, 1980, p. 102 et p. 153.

28 Georges Docquois, *Nos émotions pendant la guerre*, Albin Michel, 1917, p. 17.

29 Octave Mirbeau, “Le Suicide”, *La France*, 10 août 1885.

30 Octave Mirbeau, “Le Suicide”, *Le Gaulois*, 19 avril 1886.

31 *Ibidem*.

32 Octave Mirbeau, “Le Plaisir”, *Le Gaulois*, 16 février 1885 (reproduit dans le numéro spécial “Octave Mirbeau” d’*Europe*, n° 839, mars 1999, pp.123-126).

33 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe, Essais*, loc. cit, p. 100.

34 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe*, loc. cit, p. 101.

35 Octave Mirbeau, “Le Suicide”, *La France*, 10 août 1885.

pensant, qui s'affranchit de tous les faux respects et de toutes les fausses valeurs. Il n'est pas inintéressant à cet égard de noter qu'au moment où Mirbeau rédige cette réflexion sur le suicide d'un ami, il vient de signer Nirvana les *Lettres de l'Inde* parues dans *Le Gaulois*³⁶ ; et que, trois ans plus tard, il prêtera à l'abbé Jules cette prédication où l'eudémonisme prend les couleurs de l'anéantissement de la conscience : “*Qu'est-ce que tu dois chercher dans la vie ?... Le bonheur... Et tu ne peux l'obtenir qu'en exerçant ton corps, ce qui donne la santé, et en te frottant dans la cervelle le moins d'idées possible, car les idées troublent le repos et vous incitent à des actions inutiles toujours, toujours douloureuses, et souvent criminelles... Ne pas sentir ton moi, être une chose insaisissable, fondue dans la nature, comme se fond dans la mer une goutte d'eau qui tombe du nuage, tel sera le but de tes efforts*”³⁷.

Convient-il pour autant d'en conclure à une apologie du suicide ? Certainement pas. Car, pas plus que Schopenhauer ou que l'abbé Jules, Mirbeau n'a mis fin à ses jours. Doit-on incriminer le Vouloir-vivre à l'œuvre dans l'espèce, selon le philosophe allemand ? Ou bien ne faut-il pas plutôt en déduire qu'il a trouvé, non pas certes un sens à ce qui ne saurait en avoir, mais du moins des raisons personnelles de vivre, qui n'ont évidemment rien à voir avec les mobiles dérisoires des mondains dont il se gausse au début de son deuxième article sur le suicide : contempler à Longchamp “*de jolies femmes qui mangent des sandwiches*” ou admirer au Salon “*les rouges de M. Munkaczy chantant sur les fonds de bitume*”³⁸ ?... Le renoncement qu'il préconise, comme l'a bien compris l'abbé Jules, est une condition positive et *sine qua non* pour préserver les chances, si faibles qu'elles soient, du bonheur *hic et nunc* ; c'est une distanciation philosophique, c'est un détachement critique de l'esprit soucieux de se mettre à l'abri de tous les coups du sort. Il n'a donc rien à voir avec la résignation, attitude négative, qui se fait l'auxiliaire du mal plutôt que de le combattre, mais découle au contraire de la révolte, laquelle implique le choix de la vie, fût-elle une vie de souffrance, et non celui de la mort, fût-elle volontaire.

Révolte métaphysique, bien sûr, mais aussi révolte politique, qui rapprochent Mirbeau de Camus. Bien avant l'auteur de *L'Étranger*, il a compris en effet que “*notre société repose sur le mensonge*”³⁹, mensonge qu'il ne cesse de débusquer sous toutes ses formes, et il est un “*résistant inconditionnel à toutes les folies qu'on nous propose*”⁴⁰. Et, comme Camus, il en conclut que c'est à l'homme “*de mettre autant d'ordre qu'il le peut dans une condition qui n'en a pas*”⁴¹. Dès lors, même si la tentation du suicide peut resurgir à tout moment, et même si personne n'est à l'abri, surtout pas le neurasthénique Mirbeau, il ne convient pas d'y céder pour autant, car, comme le remarque Camus, “*il est exactement [le] contraire [de la révolte], par le consentement qu'il suppose*”⁴². Pour nos deux intellectuels, la révolte, c'est-à-dire la remise en question du monde “*à chacune de ses secondes*”⁴³, doit au contraire déboucher sur l'action et sur l'engagement, et non sur l'abandon de toute lutte par la simple et trop commode suppression de la conscience. Dans les deux cas de suicide évoqués dans les romans de Mirbeau, il est clair que c'est parce qu'ils sont trop aliénés pour se dépêtrer des dilemmes qui les déchirent que Daniel Le Vassart ou l'écuyère Julia Forsell finissent par rejoindre le néant doté de toutes les vertus. Ce n'est certes pas le choix du romancier, qui, on le sait, n'a jamais cessé de se battre pour les valeurs éthiques et esthétiques qu'il a faites siennes, sans les sacraliser pour autant et sans croire un seul instant qu'elles pourront quelque jour trouver leur incarnation ici bas⁴⁴.

LE CONDAMNÉ À MORT

36 Et publiées par nos soins aux Éd. de l'Échoppe, Caen, 1991.

37 Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*, deuxième partie, chap. III.

38 Octave Mirbeau, “Le Suicide”, *Le Gaulois*, 19 avril 1886.

39 Albert Camus, *Actuelles I, Essais*, loc. cit., p. 386.

40 Albert Camus, *id., ibid.*, p. 383.

41 Albert Camus, *id., ibid.*, p. 381.

42 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe, Essais*, loc. cit., p. 138.

43 *Ibidem*, p. 138.

44 Camus refusera également l'idée que l'écrivain puisse apporter “*des solutions toutes faites et de belles morales*” (*Discours de Suède, Essais*, loc. cit., p. 1074).

Au suicidé qui choisit de renoncer à la lutte, il est tentant d'opposer, comme le fait Camus dans *Le Mythe de Sisyphe*⁴⁵ et dans *L'Étranger*, le condamné à mort, qui subit stoïquement et “sans espoir” ce qu'il ne peut empêcher, mais qui ne s'en révolte pas moins jusqu'au dernier moment contre “un destin écrasant⁴⁶”, tout en étant obligé, pour ne pas trop souffrir, de se détacher par la pensée et de se préparer à l'inéluctable, en dépit du cruel espoir toujours prêt à renaître. Ainsi Meursault s'oblige-t-il à envisager le pire, le rejet de son pourvoi : “C'est toujours moi qui mourrais, que ce soit maintenant ou dans vingt ans. À ce moment, ce qui me gênait un peu dans mon raisonnement, c'était ce bond terrible que je sentais en moi à la pensée de vingt ans de vie à venir. Mais je n'avais qu'à l'étouffer en imaginant ce que seraient mes pensées dans vingt ans quand il me faudrait quand même en venir là. Du moment qu'on meurt, comment et quand, cela n'importe pas, c'était évident. Donc (et le difficile c'était de ne pas perdre sa vue tout ce que ce 'donc' représentait de raisonnements), donc, je devais accepter le rejet de mon pourvoi⁴⁷.” Dans *Le Calvaire*, Jean Mintié, crucifié par un amour dévastateur, envisage aussi l'absurdité de cet espoir perpétuellement renaissant et totalement irrationnel, contre lequel il lutte en vain, à la différence de Meursault : “Je conservais aussi cet espoir absurde du condamné à mort qui, jusque sur la sanglante plate-forme, jusque sous le couteau, attend un événement impossible, une révolution instantanée, une catastrophe planétaire, qui le délivreront de la mort⁴⁸.”

Par le fait même qu'il va affronter le scandale de la mort, le condamné mérite le respect : “Devant ce mystère redoutable — quelque action qu'ait pu commettre un criminel — ces imbéciles [il s'agit des “gens tristes” qui ont “ordinairement le respect de la mort”] sont pris de pitié. Il y a dans ces suprêmes minutes je ne sais quoi de terrible et d'auguste, qui est peut-être la justice, peut-être le châtement, peut-être le pardon —, il y a enfin une grande chose obscure et sacrée, qui arrête le rire sur les lèvres et fait rentrer dans la gorge les plaisanteries indécentes”, note Mirbeau, qui stigmatise l'indécence du magistrat qui a accompagné Pranzini à l'échafaud⁴⁹, comme Camus stigmatisera celle des prétendus “justiciers” dans ses *Réflexions sur la guillotine*⁵⁰. Ce respect, Camus l'accorde à tous les suppliciés, aux condamnés politiques qui “meurent héroïquement”, bien sûr, mais aussi, et peut-être plus encore, paradoxalement, à la majorité de ceux qui sont paralysés par la peur et dont “le silence épouvanté” explique seul le comportement décent et apparemment impassible⁵¹.

Si le condamné à mort devient la figure emblématique de l'humaine condition, c'est, naturellement, parce que tous les hommes sont des condamnés en sursis, comme le crie Meursault à la face de l'aumonier : “Tout le monde était privilégié. Il n'y avait que des privilégiés. Les autres aussi, on les condamnerait un jour. Lui aussi, on le condamnerait. Qu'importait si, accusé de meurtre, il était exécuté pour n'avoir pas pleuré à l'enterrement de sa mère⁵² ?” De même le narrateur au visage ravagé du *Jardin des supplices* s'écrie-t-il, au terme de la journée d'horreur passée à visiter le bagne de Canton et à assister aux plus atroces mises à mort, au milieu d'une flore exubérante : “Ce que j'ai vu aujourd'hui, ce que j'ai entendu, existe et crie et hurle au-delà de ce jardin, qui n'est plus pour moi qu'un symbole sur toute la terre⁵³.” Ce qui renforce l'identification de l'être pensant au condamné à mort, c'est que, face à l'exécution programmée, il n'y a pas de

45 “Le contraire du suicidé, précisément, c'est le condamné à mort” (op. cit., p. 139).

46 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe, Essais, loc. cit.*, p. 138.

47 Albert Camus, *L'Étranger*, Gallimard, Folio, 1971, pp. 173-174.

48 Octave Mirbeau, *Le Calvaire*, ch. VI (*Œuvre romanesque*, t. I, p. 241)

49 Octave Mirbeau, “La Gaieté du juge”, *Gil Blas*, 20 juillet 1887.

50 Albert Camus, *Réflexions sur la guillotine*, 1957 (*Essais, loc. cit.*, pp. 1036-1037) : “L'argot des justiciers ne le cède en rien en cynisme et en vulgarité à celui des délinquants. [...] Le bel et solennel exemple, imaginé par nos législateurs, a du moins un effet certain, qui est de ravalier ou de détruire la qualité humaine et la raison chez ceux qui y collaborent directement.”

51 *Ibid.*, p. 1042 : “... la majorité d'entre eux ne connaissent d'autre silence que celui de la peur, d'autre impassibilité que celle de l'effroi, et il me semble que ce silence épouvanté mérite encore un plus grand respect.”

52 Albert Camus, *L'Étranger, loc. cit.*, p. 184.

53 Octave Mirbeau, *Le Jardin des supplices*, Gallimard, Folio, 1988, p. 249.

justice qui tienne : innocents et coupables sont logés à la même enseigne, et le supplice est sans proportion avec le délit, si délit il y a bien, comme il ressort notamment des propos du débonnaire bourreau “*patapouf*” longuement interviewé par Clara au chapitre VI de la deuxième partie du roman. Déjà, en 1885 Mirbeau dénonçait la loterie de la peine de mort, qui n’obéit plus qu’“*aux besoins politiques du gouvernement*”, soucieux avant tout “*d’occuper, d’émouvoir et de distraire*”, et qui modère ou lâche le couperet “*suivant les sympathies brutales ou les colères irraisonnées de la foule, dans le drame du jour*”⁵⁴. Camus ne manquera pas de montrer à son tour, tant dans ses *Réflexion sur la guillotine*⁵⁵ que dans *L’Étranger*, que la condamnation à mort tient à une multitude de facteurs fortuits⁵⁶, qui lui enlèvent beaucoup de son sérieux, mais qui permettent d’y voir le symbole de l’absurdité de notre condition mortelle.

Face à cette mort injustifiable dont la menace de cesse de planer sur toute vie, le plus grand nombre préfère pratiquer la politique de l’autruche, ce que Pascal appelait le “*divertissement*”, ou ce que Meursault appelle vivre “*comme un mort*”⁵⁷. Que ce soit en s’absorbant dans une quête mortifère du plaisir, comme les tristes exemplaires d’humanité évoqués par Mirbeau dans *Le Calvaire* ou dans ses *Petits poèmes parisiens* de 1882, ou en fuyant dans les illusions consolatrices d’un salut *post mortem*, comme l’aumonier de *L’Étranger*, qui fait miroiter à Meursault le miroir aux alouettes d’ “*une autre vie*”⁵⁸, dans les deux cas, il s’agit de se boucher les yeux devant l’insoutenable vérité. Rares sont ceux qui préfèrent regarder Méduse en face. Tel ce condamné évoqué par Mirbeau, qui monte à l’échafaud “*en riant aux larmes*” après avoir “*mangé le nez*” de l’aumonier qui l’exhortait à une exemplaire repentance⁵⁹. Ou tel Meursault, qui voit dans son exécution prochaine la confirmation expérimentale qu’il a bien vécu en homme absurde (“*j’avais eu raison, j’avais encore raison, j’avais toujours raison*”) et qui souhaite, en guise de suprême justification, “*qu’il y ait beaucoup de spectateurs le jour de [son] exécution et qu’ils [l’] accueillent avec des cris de haine*”⁶⁰. La forme suprême de la révolte est bien alors de narguer la mort, plutôt que de la choisir : c’est en acceptant avec mépris ce que Camus appellera “*la mort heureuse*”, titre de son premier essai romanesque, que l’homme se montre supérieur à cela même qui le tue, tel Sisyphe qui, “*pendant sa descente*”, songe à “*toute l’étendue de sa misérable condition*” et dont “*la clairvoyance, qui devait faire son tourment, consomme du même coup sa victoire*” : “*Il n’est pas de destin qui ne se surmonte par le mépris*”⁶¹. Loin d’être une dégradation, la mise à mort, pour ces êtres d’élite — encore que Meursault se prétende “*comme tout le monde*”⁶² —, apparaît alors comme une consécration, voire comme le couronnement d’un parcours hors normes sociales.

DE LA RÉVOLTE MÉTAPHYSIQUE À LA RÉVOLTE POLITIQUE

Ce n’est évidemment pas un hasard si Mirbeau et Camus, à un demi-siècle de distance, dénoncent la peine de mort, qui n’est pas plus admissible de la part des hommes que de la part des

54 Octave Mirbeau, “Les Joyeusetés de la peine de mort”, *Le Gaulois*, 24 avril 1885.

55 Voir notamment pp. 1050-1051 : “*Comme il n’y a pas deux jurys comparables, celui qui est exécuté aurait pu ne pas l’être. Irrécupérable aux yeux des honnêtes gens de l’Ille-et-Vilaine, il se serait vu accorder un semblant d’excuse par les bons citoyens du Var. [...] Les hasards du temps rejoignent ceux de la géographie pour renforcer l’absurdité générale.*” Mirbeau ironise aussi sur le compte des “*honnêtes gens*” et des “*bons citoyens*”.

56 Dans *L’Étranger*, si Meursault est condamné, contre toute justice (et aussi contre toute vraisemblance), c’est parce qu’il ne joue pas le jeu, parce qu’il est jugé intelligent et responsable, parce que ses témoins à décharge sont incapables de se faire comprendre, parce que son avocat est mauvais, parce que le procureur est doté d’une éloquence d’autant plus efficace qu’elle est plus grandiloquente et absurde, parce qu’on doit juger après lui un parricide dont le crime lui est absurdement imputé à charge etc., autant de facteurs contingents. Rappelons par ailleurs que “*le hasard*” joue un rôle déterminant dans le “meurtre” de l’Arabe.

57 Albert Camus, *L’Étranger*, *loc. cit.*, p. 182.

58 *Ibid.*, p. 181.

59 Octave Mirbeau, “Notes pessimistes”, *La France*, 26 avril 1885.

60 Albert Camus, *L’Étranger*, Gallimard, Folio, 1971, p. 182 et p. 186.

61 Albert Camus, *Le Mythe de Sisyphe, Essais*, *loc. cit.*, p. 196.

62 Albert Camus, *L’Étranger*, *loc. cit.*, p. 105.

dieux : l'un y voit en 1909 "*la pire des hontes de notre République radical-socialiste*⁶³", l'autre, en 1957, "*une dégoûtante boucherie*" et "*un outrage infligé à la personne et au corps de l'homme*⁶⁴". Et tous deux prennent également prétexte de son existence pour dresser un réquisitoire contre la société qui la pratique et qui s'en sert pour camoufler ses propres responsabilités criminelles.

Pour le premier, c'est la misère qui pousse au crime, et la société ne fait que récolter ce qu'elle a semé. D'une part, elle refuse à des millions de malheureux le minimum vital et ne répond à leurs revendications qu'en les massacrant⁶⁵. D'autre part, elle enseigne le meurtre et le massacre au cours des guerres, coloniales ou inter-impérialistes, et ne doit donc pas s'étonner si ceux qui ont appris à tuer en gros continuent à le faire au détail : "*Un homme en tue un autre pour lui prendre sa bourse ; on l'arrête, on l'emprisonne, on le condamne à mort ignominieusement, maudit par la foule, la tête coupée sur la hideuse plate-forme. Un peuple en massacre un autre pour lui voler ses champs, ses maisons, ses richesses, ses coutumes ; on l'acclame. [...] À ceux-là qui ont le plus tué, le plus pillé, le plus brûlé, on décerne des titres ronflants, des honneurs glorieux qui doivent perpétuer leur nom à travers les âges*⁶⁶." Dans une interview imaginaire du bourreau Deibler, Mirbeau rappelle ironiquement que le bourreau, " *pierre angulaire de la société*", selon Joseph de Maistre, a "*un rôle social par-delà l'horizon restreint de [son] couperet*" : il est "*l'aboutissement de dix-huit cents ans de christianisme et d'un siècle de révolution*", et il constitue avec la religion, "*c'est-à-dire tout l'amour*", et le gouvernement, "*c'est-à-dire toute la justice*", une espèce de "*sainte Trinité*⁶⁷"... Accueilli "*comme un sauveur*" à Laval en 1894 ou à Béthune en 1909, où il est allé couper quelques têtes en grande cérémonie, il est la sanglante incarnation d'une société homicide qui repose tout entière sur l'écrasement de l'individu, que le gouvernement soit entre les mains des monarchistes ou des conservateurs catholiques ("*Loyola*") ou entre celles des mauvais bergers de la République prétendument progressiste ("*Cartouche*⁶⁸"). Après "*trente années de République capitaliste et bourgeoise*", le peuple, "*abruti par la misère*", au lieu de réclamer "*du pain*" et de pousser des "*cris de justice*", exige "*du sang*" et crie "*Vive le bourreau !*" Au lieu de citoyens, on n'a plus désormais affaire qu'à une "*foule d'assassins*⁶⁹".

- Pour le second, la société qui élimine le criminel est "*responsable, au moins en partie, du crime qu'elle réprime avec tant de sévérité*", et "*elle a les criminels qu'elle mérite*" : la misère, la surpopulation dans les taudis, l'alcoolisme ("*l'État qui sème l'alcool ne peut s'étonner de récolter le crime*") et ces "*conservatoires du crime*" que sont les prisons centrales expliquent la grande majorité des crimes commis par les particuliers⁷⁰. Quant à l'État et à l'Église de Rome, ils donnent le pire exemple qui soit : l'une n'a cessé, pendant des siècles, de pratiquer "*sans avarice*" la mise à mort ; quant à l'autre, par les guerres et l'extermination de populations civiles ou de prétendus opposants au nom de la raison d'État, surtout au cours des trente dernières années, il a commis infiniment plus de crimes que les pires individus, de sorte que "*ce n'est plus tant contre l'individu que notre société doit se défendre que contre l'État*⁷¹". Et Camus de conclure, dans la continuité des combats de Mirbeau : "*Ni dans le cœur des individus, ni dans les mœurs des sociétés, il n'y aura de*

63 *L'Humanité*, 12 février 1909 (lettre recueillie dans les *Combats politiques* de Mirbeau, Séguier, 1990, pp. 261-262).

64 Albert Camus, *Réflexions sur la guillotine*, loc. cit, p. 1063.

65 Voir par exemple "Tableaux de misère" (3 avril 1888), où un vagabond à la recherche d'un travail explique que "*la loi, si douce aux orgies des grands, [...] quand mon ventre crie et que je vais dans la rue réclamant du pain, elle me massacre*" (*Combats politiques* de Mirbeau, loc. cit., p. 107).

66 Octave Mirbeau, "La Guerre", *La France*, 10 septembre 1885 (recueilli dans ses *Combats politiques*, loc. cit, p. 89). Passage repris dans les *Lettres de ma chaumière*, Laurent, 1885, pp. 283-284.

67 Octave Mirbeau, "Chez le bourreau", *Le Journal*, 2 septembre 1894.

68 Référence à "Cartouche et Loyola", article de Mirbeau paru dans *Le Journal* le 9 septembre 1894, soit une semaine après l'interview imaginaire de Deibler (et recueilli dans *Combats pour l'enfant*, Ivan Davy, Vauchrétien, 1990, pp. 139-142).

69 Octave Mirbeau, lettre parue dans *L'Humanité* le 12 février 1909 (*Combats politiques*, p. 262). Dans le "Frontispice" du *Jardin des supplices* (1899), Mirbeau met en lumière le fait que la société repose sur le meurtre, et les représentants de l'*intelligentsia* positiviste qu'il met en scène en concluent qu'il convient de le cultiver scientifiquement...

70 Albert Camus, *Réflexions sur la guillotine*, loc. cit, p. 1044-1046.

71 *Ibid.*, p. 1059.

*paix durable tant que la mort ne sera pas mise hors la loi*⁷².”

* * *

Ainsi Mirbeau et Camus, écrivains engagés, qui n’ont jamais séparé les combats esthétiques et les combats politiques⁷³ et qui ont toujours placé au poste de commande les exigences éthiques, et au premier chef les valeurs dreyfusistes de la Vérité et de la Justice, ont mis leur plume au service de ceux qui subissent l’histoire contre ceux qui la font⁷⁴, et ils n’ont cessé de “*lutter à visage découvert contre l’instinct de mort à l’œuvre dans notre histoire*⁷⁵”. Révoltés contre la condition mortelle infligée à l’homme, ils ont, certes, compris la forme paradoxale de refus et l’affirmation de la liberté suprême que constitue le suicide aux yeux de certains, choix rationnel et digne de respect. Mais ils ont tous deux dépassé la tentation de la mort libératrice, y voyant une forme de complicité avec ce qui écrase l’homme, et ont choisi de mener en francs-tireurs leurs combats pour la vie et contre toutes les formes d’oppression, de servitude et d’anéantissement de la dignité humaine. Révoltés contre un ordre social pathogène et homicide, ils ont refusé tout autant les fausses et tragiques solutions du collectivisme niveleur et asservissant pour se faire indéfectiblement les “*avocats de la créature vivante, parce qu’elle est vivante*”, fût-elle “*le dernier des criminels*⁷⁶”. C’est la grandeur de ces deux “*intellectuels*” d’avoir toujours, malgré leurs contradictions et leurs déchirements, cheminé difficilement, comme dit Camus, “*entre la beauté et la douleur, l’amour des hommes et la folie de la création, la solitude insupportable et la foule harassante, le refus et le consentement*⁷⁷”.

72 *Ibid.*, p. 1064.

73 Ainsi Camus écrit-il en 1939, à propos d’un roman de Silone : “*Il n’est point d’œuvre révolutionnaire sans qualité artistique, [...] l’art révolutionnaire ne peut se passer de grandeur artistique sans retomber aux formes les plus humiliées de la pensée*” (*Essais, loc. cit.*, p. 1398). Il en arrive logiquement à condamner fermement le prétendu “*réalisme socialiste*” dans son *Discours de Suède* de décembre 1957 (*Essais*, pp 1087-1089).

74 Voir Albert Camus, *Discours de Suède, Essais, loc. cit.*, p. 1072. Voir aussi p. 1092 : “*Notre seule justification, s’il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire.*”

75 *Ibidem*, p. 1073.

76 *Ibidem*, pp. 1091-1092.

77 *Ibidem*, p. 1092.

NOTES

Octave Mirbeau et Albert Camus, romanciers qui, à deux tiers de siècle de distance, mettent en images une philosophie existentialiste, se représentent l'univers comme irrationnel et la condition humaine comme atroce et révoltante ; et tous deux, révoltés métaphysiques, ont été tentés par le suicide, envisagé comme une libération du supplice qu'est la vie et comme l'affirmation de la liberté suprême, choix rationnel et digne de respect.

Mais ils y ont renoncé, y voyant aussi une démission et une résignation face au mal, voire une forme de complicité avec ce qui écrase l'homme, alors qu'ils ont au contraire choisi de mener en francs-tireurs leurs combats pour la vie, contre toutes les forces de mort et contre toutes les formes d'oppression, de servitude et d'anéantissement de la dignité humaine. Écrivains engagés, qui n'ont jamais séparé les combats esthétiques et les combats politiques et qui ont toujours placé au poste de commandement les exigences éthiques, et au premier chef les valeurs dreyfusistes de la Vérité et de la Justice, ils ont mis leur plume au service de ceux qui subissent l'histoire contre ceux qui la font et ils n'ont cessé de *“lutter à visage découvert contre l'instinct de mort à l'œuvre dans notre histoire”*. Au suicide ils préfèrent donc opposer le condamné à mort, et leur dénonciation de la peine de mort est pour eux une occasion de dénoncer une société oppressive, homicide et hypocrite.

C'est la grandeur de ces deux *“intellectuels”* d'avoir toujours, malgré leurs contradictions et leurs déchirements, cheminé difficilement, comme dit Camus, *“entre la beauté et la douleur, l'amour des hommes et la folie de la création, la solitude insupportable et la foule harassante, le refus et le consentement”*.